

ment parce qu'il est son ministre, mais parce que Czernin n'a pas cessé de soutenir un instant l'idée de paix. C'est même pour cette raison qu'il en a fait son ministre des Affaires étrangères ; c'est encore Czernin qui connaît le mieux la situation délicate dans laquelle on se trouve vis-à-vis l'Allemagne, et il n'a cessé de réagir contre l'emprise germanique. On peut donc lui parler franchement.

Quelques instants après, le comte Czernin entre : long, maigre et froid, en redingote. Il reste environ vingt minutes. La conversation est passablement glaciale, malgré le désir évident de l'empereur de la mettre sur un ton plus chaud. Le prince trouve, chez le comte Czernin, des réticences, et surtout une façon de s'exprimer tellement floue qu'il est impossible de saisir le fond de sa pensée. Machiavel eût certainement désapprouvé sa façon de parler, car, en bluffant, il bluffe mal. Ainsi, à un moment donné, le prince lui dit que, sans sacrifices, on n'arriverait à aucune paix ; si les puissances centrales sont tellement sûres de gagner la guerre et de nous battre, qu'elles le fassent tout de suite. Alors Czernin se rétracte, dit qu'il entend seulement parler de la carte de guerre actuelle, que, certainement, il faut faire la paix à tout prix, qu'on fera les sacrifices nécessaires, mais qu'il est bien difficile de préciser encore ; ce qu'il peut affirmer catégoriquement, c'est qu'une bonne paix serait acceptée immédiatement ; quant aux Allemands, comme il croit que jamais ils ne voudront abandonner l'Alsace-Lorraine, il faudra bien, un jour ou l'autre, divorcer.

Le prince précise encore que nous ne pouvons faire la paix avec l'Allemagne envahissante dans la situation actuelle : sortant des tranchées, il connaît bien la résolution de tous les soldats français et alliés. Quand la paix sera possible avec l'Allemagne, elle le sera sous des conditions nettement déterminées qui ont été déjà maintes fois manifestées par la presse française. Quand l'Allemagne aura retiré ses troupes sur la rive droite du Rhin et nous aura rendu l'Alsace, alors la paix sera possible avec elle, mais là n'est pas la question actuelle : prince français, il se trouve en face de l'empereur d'Autriche et non pas de l'empereur d'Allemagne.

Czernin demande pourquoi la France veut l'Alsace d'avant 1815, puis il semble ennuyé

d'avoir fait cette question. Le prince répond que c'était l'Alsace de Louis XIV, avec Sarrelouis et Landau, plus complète que celle de 1815 mutilé par Waterloo ; cela n'a, du reste, pas l'air d'intéresser beaucoup le comte Czernin. La conversation flottant, le prince insiste pour avoir des précisions. L'empereur se consulte avec Czernin et dit ensuite au prince : " Je te les donnerai demain soir."

Czernin sort. L'empereur va avec lui au bout du salon pendant que les princes se retirent avec l'impératrice dans une pièce voisine. Le prince profite de cette circonstance pour demander à l'impératrice, ce qu'il avait déjà fait par l'intermédiaire du comte Erdody, d'intervenir pour sauver ce qui reste de la cathédrale de Reims et d'épargner la ville dans la mesure du possible. L'impératrice répond qu'elle est déjà intervenue pour cela et qu'on lui a répondu par une fin de non-recevoir, mais qu'elle intervient encore. Très émue, elle demande au prince des précisions sur l'état de la cathédrale.

L'empereur revient, il dit au prince que Czernin ira le voir demain chez le comte Erdody et qu'il le prie de venir ensuite à la même heure qu'aujourd'hui à Laxenburg. Il est ennuyé que la conversation n'ait pas pris le tour qu'il eût désiré. Il faudra demain que cette attitude défiante fasse place à plus de cordialité.

Quelques minutes plus tard, les princes quittent Laxenburg par le même chemin discret qu'ils avaient suivi pour venir. La tempête avait cessé, toute la ville de Vienne était silencieuse sous la neige.

Le lendemain, 24 mars, le comte Czernin vient voir les princes chez le comte Erdody, dans la matinée. Bien qu'il soit moins gourmé que la veille, le résultat de la conversation n'est guère plus brillant à cause de ses continuelles réticences. Avoir l'air de vouloir faire le premier pas lui semble le comble de tous les sacrifices. Il voudrait que tout le monde fasse le premier pas à la fois ; cependant, ses paroles prennent plus de fermeté quand il parle des Allemands. L'alliance cesserait, dit-il, le jour où l'Allemagne voudrait rendre impossible pour l'Autriche la conclusion d'une paix raisonnable. Il insiste très vivement sur le secret à garder, le jeu à jouer est très serré. Il promet de garder un secret inviolable sur la venue du prince et sur ce qui s'est dit. Il prie le prince d'en faire autant et de songer à la responsabilité que l'em-